



L'empereur de la paix et sa moderne colombe (Taube). (D'après David Wilson.)

Une mule passe lentement. Elle est montée par un colonel ; celui-ci est coiffé d'un chapeau de paysan ; les jambes de son pantalon sont coupées jusqu'au dessus des genoux et il porte le bras gauche en écharpe.

Comptez les soldats qui passent par rangs de quatre : 80, 120, 160, 180, 220. Arrêtez, il y en a déjà 20

qui appartiennent au régiment suivant. Exactement 200 ; voilà l'effectif actuel du bataillon !

Ils sont noirs de poussière et de poudre, portent la barbe longue, le pantalon raccourci, comme celui du commandant, avec des chaussures invraisemblables, les vêtements en haillons, et des pansements sanglants autour de la tête, ou des bras. Certains

d'entre eux portent un chapeau comme celui du colonel, la plupart n'en portent pas. Et ils se traînent dans ce misérable accoutrement.

Le colonel se retourne sur sa mule en commande : « Bataillon, attention ! Serrez les rangs, les gars ! Nous sommes dans un village français ! »

Et la vieille fierté, soudain, reprend le dessus. C'est déjà un nouveau régiment que les villageois voient passer.

Est-ce la défaite ? Mais non... Nous attirons les Allemands dans un piège...

Et au moindre mot ils auraient fait demi-tour pour charger un corps d'armée.

Le régiment passe, et lorsque les derniers survivants de la division défilent, des lumières brillent à travers les fenêtres.

Un sergent grimpe sur une auto. Il a une édition parisienne du « Daily Mail » en main, et captive l'attention d'un nombreux auditoire par la nouvelle que les Russes ont franchi la frontière allemande et qu'ils marchent sur Berlin.

Là-bas, au nord, scintille une lumière électrique. Elle descend rapidement la route. Ce sont les phares du premier camion-automobile d'un long convoi. Il soulève un tourbillon de poussière. Toute la colonne traverse le village en une course folle... Un cri retentit... Immédiatement on réunit les camions arrivés dans l'après-midi, on y charge les blessés et les éclopés, et le cortège, à son tour, part vers le sud. »

Une heure plus tard, les premiers cavaliers allemands font irruption dans le village et le maire doit leur remettre tout le foin qu'il avait réuni pour les Anglais.

Voilà une scène qui se déroula dans un des nombreux villages qui se trouvaient sur la ligne de retraite.

Et néanmoins tous les fils de ce mouvement en apparence désordonné, étaient réunis dans une main ferme.

Mais retournons à la bataille.

LA BATAILLE DU CATEAU

L'attaque nocturne contre le 1er corps, à Landreies, ne fut que le prélude d'une attaque beaucoup plus violente, qui eut lieu le 26 août. Mais le 1er corps d'armée était trop épuisé pour pouvoir se jeter immédiatement dans la mêlée.

Le général French le signala dans son rapport :

« Ils étaient trop fatigués pour entrer à nouveau dans le feu », écrivit-il.

Le 2me corps fut donc chargé de repousser l'attaque à lui tout seul.

Le général Smith-Dorrien avait sous ses ordres, outre la 3me et la 5me divisions, la 19e brigade d'infanterie, l'infanterie de la 4e division et deux brigades de cavalerie.

Le 2e corps se trouvait alors entre Le Cateau, à l'est et Cambrai, à l'ouest, sur un front de quinze milles. On avait en hâte creusé des tranchées. Mais à l'est du Cateau il y avait une assez large brèche entre les deux corps.

Le général French aurait désiré que le 2e corps continuât la retraite ce mercredi, en liaison avec le 1er corps.

Mais le 2e corps était déjà engagé dans la bataille. Le général Smith-Dorrien se rendit à la gare de Bertry et téléphona au grand quartier-général. Le général Henry Wilson se trouvait à l'autre bout du fil.

« French veut que vous vous retirez le plus vite possible, déclara-t-il. Il insiste pour que le combat ne dure pas un instant de plus qu'il n'est absolument nécessaire. Il craint que sans cela nous ne soyons menacés d'un nouveau Sedan. »

« Je ne puis rompre le combat au moment où je le voudrais, répondit Smith-Dorrien. Tout ce que nous pouvons faire, c'est d'infliger un échec aux Allemands, et c'est à quoi nous nous occupons. Nos soldats sont trop exténués pour les poursuivre. Leurs jambes refusent de les soutenir. »

Tous ce qu'ils peuvent faire c'est de se tenir couchés et de tirer. Mes deux ailes sont suspendues dans le vide. J'ignore où Haig se trouve à mon aile droite. Je compte que les Français m'appuieront un

peu sur mon flanc droit. Mes ordres sont donnés aux divisions et j'ai indiqué les lignes de retraite pour le cas où nous serions refoulés. Tout ce que nous pouvons faire dans ces conditions, c'est de tâcher de tenir l'ennemi en respect jusqu'à la nuit. »

« Eh bien, général, répondit Wilson, vos paroles sont la seule chose réconfortante que j'aie entendue depuis trois jours. »

Dans l'entretemps des centaines de canons allemands tonnaient.

Sir John French se trouvait en ce moment à St-Quentin. Le général Smith-Dorrien avait d'ailleurs déjà déclaré au général Murray, chef de l'état-major, qu'il devait se battre.

Le général von Klück exerçait une formidable pression. Il avait envoyé trois corps d'armée pour envelopper le flanc gauche des Anglais. Seule une forte contre-attaque pouvait immobiliser les Allemands jusqu'au soir et permettre aux Anglais de continuer la retraite.

C'était une matinée ensoleillée et le ciel d'un bleu serein semblait purifié par la pluie de la veille au soir.

L'artillerie allemande faisait un feu d'enfer. Bientôt des maisons et des fermes brûlèrent.

Après une courte préparation d'artillerie l'infanterie exécuta de violentes attaques. Les mitrailleuses crépitèrent d'une façon sinistre. Plusieurs régiments anglais subirent de lourdes pertes ; on faisait des contre-attaques avec une bravoure admirable.

De nombreux habitants du Cateau s'étaient enfuis dès la veille, d'autres étaient restés. Les Anglais durent abandonner la petite ville qui fut occupée par l'ennemi.

La bataille devint encore plus acharnée sur tout le front.

L'ennemi était maître de la ville depuis deux ou trois heures, lorsque les Anglais résolurent de la reconquérir.

Les batteries anglaises furent mises en action. L'infanterie prit d'assaut les faubourgs, puis la rue principale, et la cavalerie chargea sur ses flancs. L'artillerie suivit.

« Nos soldats virent alors pour la première fois un spécimen des crimes épouvantables commis par les Allemands sur la population, rapporte un officier.

Et si quelque chose pouvait les inciter à lutter jusqu'au dernier homme, ce furent les scènes dont ils furent témoins. L'hôpital qui avait été bombardé, brûlait. Tous les bâtiments, où flottait le drapeau de la Croix-Rouge, étaient toujours pour l'ennemi un point de mire préféré. Nous avions eu là plus de 400 blessés. La plupart avaient été emmenés. Mais quelle fut la fin des autres ?

La rue principale portait les traces des atrocités allemandes. A côté de soldats tués gisaient des cadavres de civils, même de femmes et d'enfants, auprès desquels des mères, à genoux, pleuraient et gémissaient. D'autres habitants, comme paralysés par la frayeur, la face livide, regardaient par les fenêtres ou par les portes entrebâillées.

Puis les soldats virent le corps d'un enfant pendu. Il portait des traces de coups de baïonnette... et d'autres atrocités barbares.

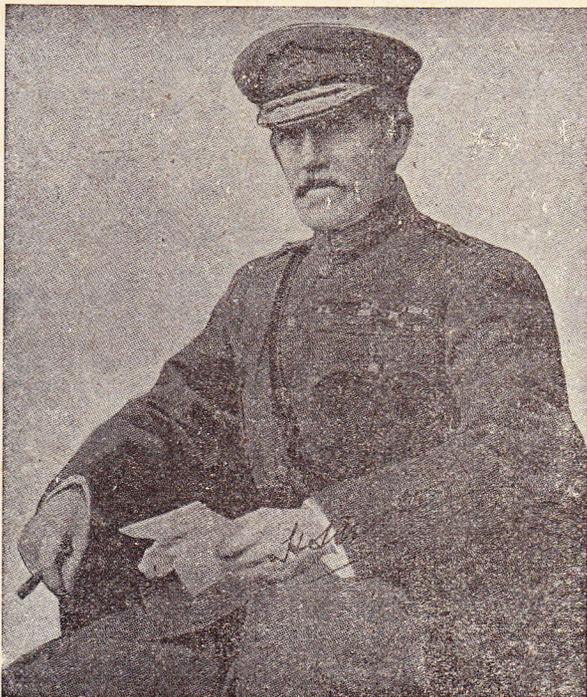
Oui, fermez vos yeux de dégoût et d'horreur, mais il est nécessaire que notre peuple sache ces choses. Aucune fausse sentimentalité ne peut vous empêcher de penser à ces martyrs.

On put dire dès lors que la brigade « vit rouge », on décida de ne plus faire de prisonniers.

Le spectacle de ces malheureuses femmes hébétées qui se jetaient aux pieds de nos soldats ou qui s'accrochaient à leurs jambes en les suppliant de ne pas les délaissier, aurait fait fondre un cœur de pierre.

La situation était grave, car on s'attendait à une attaque générale des Allemands, et la brigade n'avait que peu d'espoir de se retirer elle-même sans difficultés. Mais elle ne pouvait abandonner les femmes à leur sort. Toutes celles qu'on put réunir furent hissées sur des camions et des caissons ou bien conduites au bras de troupiers, rudes mais compatissants, vers le sud. Les Anglais se retirèrent encore devant une nouvelle contre-attaque.

Vers midi la bataille continua dans toute sa violence. La ligne anglaise recula plus ou moins suivant les endroits, mais ne se brisa point.



Le général Sir H. Smith-Dorrien

On eût dit qu'une volonté surhumaine animait tous les hommes. A la moindre occasion, un régiment ou un escadron de cavalerie entreprenait une contre-attaque.

Dès qu'une colonne d'assaut approchait, un feu nourri la décimait. Aussitôt des réserves comblaient les brèches. L'avalanche grise venait toujours de plus en plus près. Il arriva qu'un régiment fût complètement anéanti, à courte distance. Mais un autre était prêt à prendre sa place ; il était poussé par groupes, et menacé à la moindre hésitation par le feu de ses propres troupes.

« En avant ! » hurlaient les officiers.

Et les hommes devaient marcher en piétinant des blessés, des mourants et des morts.

Et quand ils réussissaient à atteindre la première tranchée, les Anglais les chargeaient aussitôt à la baïonnette ou bien les cavaliers se ruaient sur les troupes déjà chancelantes.

Ce jour-là le front présentait plus de 50 fois cet horrible spectacle.

Le général Smith-Dorrien et quelques officiers d'état-major suivaient les péripéties de la bataille, d'une hauteur située à proximité du centre du front.

Soudain une violente canonnade éclata dans la direction de Cambrai, où l'ennemi tentait de contourner le flanc gauche des Anglais.

« Malédiction ! les Allemands ont contourné notre flanc gauche ! » s'écria le général.

Il sauta en selle et se lança immédiatement vers l'endroit qu'il croyait menacé.

A sa grande joie, il constata que la canonnade venait des Français, et non des Allemands.

Le général Sordet avait, par une marche forcée, amené son corps d'armée et son artillerie montée à cet endroit. Son aide arrivait au moment propice.

Bientôt on put continuer la retraite. Elle fut sonnée à 3 heures 30 de l'après-midi.

Le danger n'était cependant pas encore écarté. L'artillerie couvrit le mouvement et le général French rendit hommage à son heureuse intervention en cette journée mouvementée, la plus importante de toute cette semaine critique.

L'ennemi était lui-même trop épuisé pour organiser une poursuite sérieuse.

La retraite fut continuée les 27 et 28 août. Les

troupes atteignirent alors la ligne Noyon-Chauny-La Fère.

Mais nous verrons que les armées anglaises durent reculer plus loin encore en même temps que les Français.

L'AVANCE DES ALLEMANDS

Occupation de Lille, Lens, Arras et Péronne. — Comment ils se comportèrent dans la Somme. — La bataille près de Soissons.

Plusieurs villes importantes du nord de la France restèrent donc aux mains de l'ennemi. Voici comment Lille tomba.

Lorsque commença la bataille de Charleroi, le général d'Amade se trouvait entre Dunkerque et Maubeuge, avec ses divisions de territoriaux.

La 8e division devait à elle seule occuper la région entre la Lys et la Scarpe. Les avant-gardes se trouvaient à Tournai et à Lille.

Ces effectifs étaient donc très faibles. Cependant on songea d'abord à défendre Lille et déjà on creusait des tranchées et des abris.

Au cours des siècles, Lille fut toujours une importante forteresse. Le général Séré de Rivières, directeur du génie au ministère de la guerre, avait tracé en 1873 un vaste plan de défense de la frontière du nord de la France. Lille était envisagé dans ce plan comme un point d'appui de premier ordre, capable d'abriter une armée entière dans son camp fortifié. Mais le travail n'était pas encore achevé, qu'il était déjà condamné par les autorités militaires. En 1880, on suspendit l'exécution des travaux. La question fit l'objet de discussions interminables : les uns défendaient le système des forts, les autres prétendaient que les batailles se décidaient en rase campagne.

La Chambre condamna la forteresse de Lille, mais on ne procéda pas encore à son démantèlement. Le général Brialmont, qui construisit les forts d'Anvers et de Liège, fit observer que si la France ne protégeait pas sa frontière du nord, l'Allemagne en tirerait parti pour violer la neutralité belge. Mais la France fit la sourde oreille et se borna à renforcer ses frontières de l'Est.

En juillet 1914 on retira de Lille 3000 artilleurs et un tiers de ses canons de défense.

Le 1er août, le gouverneur, le général Lebas, fut avisé de considérer Lille comme une ville ouverte, mais, le 21 août, son successeur en porta les effectifs de 15.000 à 28.000 hommes. Il reçut de Paris 9 millions de cartouches et disposait de 446 canons.

Telle était la situation lorsque se produisit l'échec des Français à la Sambre. La retraite des Anglais à Mons, laissait Tournai à découvert. Les Allemands y refoulèrent la 82e division territoriale, firent sauter d'autre part la gare de Mouscron et arrivèrent en vue de Roubaix et de Tourcoing. Cependant des détachements des 83e et 84 régiments reprirent Tournai.

Le 26 août, le général de Villaret, à la tête de la 170e brigade, défendit les ponts de l'Escaut, mais avant midi il dut reculer devant la supériorité numérique de l'ennemi.

A Lille régnait une profonde inquiétude. Mais à 5 heures de l'après-midi, un télégramme du ministre de la guerre ordonnait de nouveau de considérer Lille comme ville ouverte, de retirer les troupes des forts et des remparts, et de les transférer entre la Bassée et Aire-sur-Lys.

Le général Herment exécuta ces ordres.

Le 2 septembre arriva à Lille une division ennemie, qui disparut trois jours plus tard. Pour le surplus on n'y vit que des patrouilles de cavalerie, qui étaient chargées de protéger l'aile gauche de l'armée von Klück.

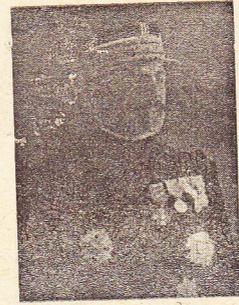
Ce n'est que quatre semaines plus tard que Lille devait connaître des jours plus troublés.

Il en fut de même dans plusieurs localités de la Flandre française.

M. Emile Basly, député et maire de Lens, la ville



Le général de Langle de Cary.



Le général Franchet d'Esperey.

minière si souvent citée depuis dans les communiqués de guerre, était à table, le 31 août, lorsqu'on lui annonça, à midi et demie, que les Allemands étaient arrivés.

Laissons le raconter lui-même ses premiers démêlés avec les Allemands :

« Devant l'ancien presbytère qui servait de mairie — en attendant le nouvel hôtel de ville, presque achevé, — cinq cavaliers en uniforme kaki, coiffés d'une toque recouverte de toile grise, montés sur de petits chevaux vifs, faisaient face à un groupe d'habitants paisibles, accourus par curiosité. Quatre soldats, déjà embarrassés d'un sabre et d'une carabine, tenaient par surcroît une lance. Le cinquième, un peu en avant d'eux, serrait dans sa main droite un revolver, en toisant les badauds. Comme il semblait être le chef, je m'approchai de lui.

— Qu'est-ce que vous demandez ? dis-je.

L'officier, un sous-lieutenant de vingt-deux ans, petit homme blond, frénétique, bien pris dans son dolman, se tourna vivement vers moi.

— C'est vous, monsieur le maire ? m'apostropha-t-il rudement.

Devant mon geste affirmatif, il parut soudain assis sur une selle garnie d'aiguilles, tellement il gesticula. Et tout en criant, jurant, il fixait sur moi ses yeux gris et durs ; avec sa fine moustache, ses lèvres méchantes, il avait l'air d'un chat enragé.

— Dans votre ville, vociféra-t-il, règne le plus grand désordre. On ne trouve pas d'agents ; les brigadiers de police, toujours à déjeuner. Je vais le dire à mon général. Ecoutez bien : 30.000 hommes me suivent. Si des manifestations ont lieu, j'agirai ; je ferai des exécutions.

Alors, de la foule, qui s'était tue jusque-là, — elle avait pris, je le sus plus tard, les cavaliers, à cause de leur uniforme kaki, pour une patrouille anglaise, — partirent des rumeurs, des protestations.

Furieux, le sous-lieutenant poussa son cheval en avant, le revolver toujours braqué sur les habitants. Ceux-ci résistèrent, sifflant, grognant ; je craignis quelque malheur ; alors, je décidai d'intervenir. Pour toute arme, j'avais mon parapluie à la main ; avec des gestes pacifiques, je demandai aux manifestants de se disperser, sinon de rentrer chez eux. Ils obéirent. Lestement, l'officier sauta sur le sol ; mais à peine eut-il touché le pavé qu'il bondit, les mains tendues, attrapant à la gorge un des assistants.

— Il a voulu tirer sur moi avec son revolver ! hurlait-il.

La victime, un ouvrier flamand, avait mis l'officier en joue, en riant, avec son poing fermé. Sous l'étreinte du soudard, l'homme étouffait déjà ; enfin le lieutenant, desserrant les doigts, le fouilla, trouva dans une de ses poches des papiers d'identité qu'il feuilleta.

— Sale Belge ! lança-t-il avec mépris.

Puis, revenant sur ses pas, par longues enjambées, il pénétra dans la mairie ; mes collaborateurs se trouvaient dans la salle de l'état-civil, le lieutenant passa devant eux, le revolver au poing ; avisant sur une table une machine à écrire, il demanda :

— Qui se sert de cette machine ?

Mon fils se présenta et le lieutenant dicta une proclamation, invitant la population au calme, annonçant l'arrivée de 30.000 hommes, et menaçant la ville et ses habitants des pires tortures si la moindre manifesta-

tion venait à se produire. Il relut, et signa : « von Oppel. » Nous savions déjà le nom du lieutenant ; nous n'allions pas tarder à le mieux connaître.

Ce petit lieutenant querelleur, bombant à tout propos sa poitrine, surgissant comme un diable de ses bottes molles, brutal, insolent, finissait par m'agacer. Maire de la cité, je devais donner l'exemple, faire preuve de calme, de maîtrise de soi ; mais il m'en coûtait !

Je sentais une colère folle monter en moi, me crispier ; aussi quand l'Allemand déclara :

— Je veux qu'on me donne à manger pour moi et mes hommes.

Je répondis sèchement :

— Il n'y a pas de restaurant dans la mairie.

Il répéta, frappant du pied, le revolver à la main :

— Je veux qu'on me donne à manger.

— Il y a un hôtel à côté, répondis-je.

Alors — à la pensée de manger, sans doute, — il se radoucit, tira ses moustaches et se penchant vers moi, dit avec le plus grand sérieux :

— N'ayez pas peur, je ne dirai rien à mon général.

Une fois dehors, von Oppel envoya ses hommes au débit de la « Justice de Paix », adossé contre le presbytère, et se dirigea vers l'« Hôtel des Voyageurs », le plus important établissement de la ville, où se célébrent les noces, les banquets corporatifs et politiques. L'illustre compositeur Charpentier y prit place au milieu de nous, en mai 1913, lorsque fut couronnée la muse de Lens. A cette heure, combien la musique et la poésie étaient loin !

Brutalement, l'arme vissée dans son poing, von Oppel ouvrit la porte du café ; mais s'il avait compté sur une entrée sensationnelle, l'effet était manqué. M. et Mme Thery, les hôteliers, restèrent à leur comptoir, mes collaborateurs s'assirent à leur table habituelle, commandant des chopes. Deux commis voyageurs, en train de manger, poursuivirent tranquillement leur repas, sans prêter aucune attention au singulier lieutenant.

Du café au lait, du pain et du beurre, voilà ce qu'exigea von Oppel ; on les lui apporta. Debout, son revolver posé devant lui, il but et mangea avec une rapidité extraordinaire, avalant sans arrêt une gorgée de liquide après chaque bouchée. Trouvant subitement son café trop chaud, il saisit la chope de mon adjoint, M. Van Pelt, avala la bière d'un trait ; celui-ci se récria :

— Vous n'êtes pas gêné, vous !

Mais le lieutenant avait déjà repris son bol de café au lait. Depuis quelques instants, il fixait, avec une étrange insistance, les commis voyageurs. Nous n'existions plus pour lui ; seuls ces deux paisibles clients l'intéressaient. Tout d'un coup, après avoir posé d'abord son bol sur la table, von Oppel, saisissant son revolver, s'avança sur les mangeurs.

— Qui êtes-vous ? Montrez-moi vos papiers ! cria-t-il.

Terrorisés, tremblants, les hommes ouvrirent leurs portefeuilles : l'un d'eux exhiba son permis de conduire.

— Où est votre voiture ? demanda von Oppel.

Elle se trouvait dans la cour de l'hôtel ; le lieutenant voulut la voir immédiatement : il suivit le voyageur, l'arme levée ; son absence fut courte, bientôt le forcené surgissait de nouveau dans la salle. Il nous fixa, se redressa et rouge, le poing tendu, cria :



Le général Maunoury.

— Je veux aller à Lille. J'irai. Je veux gagner la croix de fer.

Et fier comme un collégien, un fort en thème qui se rend à une distribution de prix, von Ooppel sortit de l'hôtel en faisant claquer la porte derrière lui.

Les badauds que j'avais dispersés devant l'ancien presbytère, en agitant mon parapluie, étaient revenus se poster à l'entrée de l'« Hôtel des Voyageurs ». Von Ooppel, arrogant, qui n'avait pas soufflé mot depuis son invocation à la croix de fer, s'écria soudain, comme s'il poursuivait une conversation commencée :

— Il me faudrait un chauffeur pour demain.

Un homme s'avança, un Luxembourgeois du nom de Van Kiel, marchand à l'abonnement, d'étoffes d'ameublement, dont les magasins s'élevaient rue de Lille. Je devinai tout de suite pour quelle lâche besogne le commerçant venait s'offrir ; mais, malgré mon mépris, je me gardai de la moindre réflexion.

— Moi, je sais conduire, dit Van Kiel.

— Je vous retiens ; cinq francs par jour.

L'affaire fut ainsi conclue, sans autre formalité. Von Ooppel n'avait demandé ni le nom ni l'adresse de son nouveau serviteur ; il devait les connaître, sans aucun doute. Ce n'était point la nécessité qui forçait Van Kiel à jouer cet ignoble rôle. Il était l'un des plus riches commerçants de Lens, installé dans la ville depuis nombre d'années. Mais ce gros homme, en costume de cycliste, tour à tour insolent et cauteleux, selon ses intérêts, voulait, en même temps que rendre service aux Allemands, se venger par de faux rapports d'un maire qui n'avait cessé de poursuivre son commerce et de l'entraver.

Lorsque Van Kiel pénétrait dans la pauvre maison d'un mineur, la ruine le suivait ; car l'ouvrier ne sortait plus de ses dettes, ni des saisies sur son salaire. A plusieurs reprises j'étais intervenu dans des transactions contre Van Kiel. Il s'en souvenait, ce jour-là.

Je résolus de me tenir sur mes gardes ; d'ailleurs, Van Kiel devait payer cher sa trahison ; il fut tué en de tragiques circonstances, par un obus.

Pour l'instant, von Ooppel, feignant de l'ignorer, avait sauté dans la voiture du commis-voyageur ; sur son ordre, elle fila vers la route d'Arras, escortée des quatre cavaliers, gavés de café au lait et de marmelade.

Le restant de l'après-midi, je le passai avec mes collaborateurs à la mairie ; la brusque apparition de ce lieutenant trépidant et famélique défraya naturellement nos conversations. Nous étions sans nouvelles des événements depuis quelques jours. Des bruits contradictoires circulaient. Pour les uns, nous tenions victorieusement tête à l'ennemi ; pour les autres, il avançait, nous encerclait, stationnait aux portes de Lens. Pour ma part, je prévoyais l'arrivée des Allemands, et j'avais déjà préparé mon affiche, invitant la population au calme. Cet état d'esprit explique notre circonspection, notre prudence vis-à-vis de von Ooppel.

Le soir, à neuf heures, je me rendais à une réunion dans la salle du patronage, attenante au presbytère, pour l'organisation, par quartiers, de comités de secours, sans distinction de classes sociales, d'opinions ni de culte, lorsque devant moi une silhouette déhanchée, mouvante, surgit.

— Je reviens de Lille. J'ai accompli ce que je voulais. J'y retournerai demain. Je veux voir le préfet.

C'était von Ooppel ; j'aurais voulu lui demander s'il

rapportait de son incursion la croix de fer, mais il avait déjà disparu dans l'ombre.

Décidément, le séjour de Lens plaisait au lieutenant von Ooppel ; le lendemain, il choisissait chez M. Leleu, l'épicier de la grande place, des jambons, des pâtés et des confitures ; mais comme la nourriture ne suffit point sans l'élégance, chez M. Lecomte, le marchand de confections, il prenait des pantalons de toile, des paires de bretelles. Le tout, naturellement, payé en bons de réquisitions.

Toujours pressé, il saisit ensuite les armes déposées par les Lensois et les fit porter sur des camions automobiles ; entre deux chargements, il sauta à la gorge d'un nommé Aubry, un garçon boucher qui, paraît-il, avait ri en le regardant. Deux jours plus tard, von Ooppel allait tenter d'étrangler M. Trépont, le préfet du Nord. C'était chez lui un geste instinctif, un réflexe de brute, mais d'une brute qui aimait les bons cigares et portait au poignet une fine chaînette d'or.

Le « chauffeur » disparut avec son maître du mercredi au samedi ; ce jour-là, de bonne heure, l'auto de von Ooppel s'arrêta devant la mairie ; seul, Van Kiel en descendit et vint frapper à la porte de mon cabinet.

Quand je vis entrer le traître, je serrai les poings, soulevé par le désir de le jeter dehors ; avec peine, je me contins pourtant.

— Que venez-vous chercher ici ?

— J'apporte une note signée du lieutenant von Ooppel, fit-il avec assurance, et, comme s'il était convaincu à l'avance de mon acquiescement, le traître me fixait d'un regard amical. Il me tendit un papier, je le lus ; c'était d'abord le total des journées qui lui étaient dues comme chauffeur, puis l'ordre de payer immédiatement à M. Van Kiel sur la caisse municipale la somme de 300.000 francs, montant de ses créances.

— Je ne paye pas cela, dis-je, repoussant le billet que le traître reprit sans hâte.

— J'abandonne mes journées à votre caisse de chômage, proposa le chauffeur d'un ton conciliant.

— Je ne paye rien, ajoutai-je d'une voix décidée.

— Vous refusez ?

— Oui.

— Il y a la signature du lieutenant von Ooppel.

— Je le vois bien.

— Alors, je vais le prévenir ; il est en bas.

— Vous êtes libre.

A peine Van Kiel s'était-il retiré que von Ooppel entra en coup de vent dans mon bureau :

— Monsieur le maire, je veux qu'on exécute mes ordres.

— Ceux-là ne sont pas exécutoires.

— Je veux être obéi.

— L'administration française, répliquai-je, ne fait pas de ces sortes d'affaires. Quant à moi, mes moyens personnels ne me permettent pas de vous être agréable.

— Je vais vous faire arrêter.

— Comme vous voudrez.

— Alors, cria-t-il, la ville de Lens devra verser demain une contribution de 500.000 francs.

Je pensai que c'était là une combinaison de Van Kiel : se faire payer ses créances par la municipalité. En tout cas, il avait mal calculé. Enfin, cette dernière exigence de von Ooppel me semblait dépasser l'autorité d'un simple lieutenant, se fût-il cru la doublure de Bonaparte. Je répondis d'une façon dubitative, bien décidé à réclamer l'apostille du général.

— Nous verrons, dis-je.

L'ennemi sortit, sans plus insister.

Von Ooppel avait annoncé l'arrivée prochaine de 30.000 hommes ; ce maniaque irascible, maître dans l'art du bluff, voyait tout à travers sa folie des grands ; mais le jour même, vers une heure de l'après-midi, une trentaine d'officiers en automobile et 300 cavaliers apparurent dans Lens.

Je me trouvais alors à la mairie, où je restais en permanence de 5 heures du matin à 10 heures du soir — excepté pendant deux heures pour les repas ; c'est là qu'un agent de police vint me chercher.

— Un officier vous demande à la gare, me dit-il.

Je m'y rendis sur-le-champ ; un grand lieutenant fixait sans un mot une vingtaine d'hommes, employés et passants, qui s'étaient réfugiés dans la salle de distribution des billets. Parmi eux se trouvait M. Rosière, un jeune commissaire spécial.



Le général von Bülow.

— Monsieur le maire, questionna l'officier, ces hommes sont-ils mobilisables ?

— Non, répondis-je tranquillement.

L'homme dirigea vers moi un doigt menaçant :

— Vous encourez une grave responsabilité, ajouta-t-il ; vous risquez d'être fusillé.

Mais je m'entêtai dans mon mensonge :

— Ces hommes ne sont pas mobilisables, répétais-je avec force.

Alors, le lieutenant, baissant le ton, ajouta :

— A Louvain, nous avons dû tirer sur les civils. Si vous avez quelque autorité, conseillez le calme.

Puis sa voix s'enfla, comme s'il déclamaient :

— Notre empereur est à 30 kilomètres de Paris. Il va conquérir votre capitale.

Ensuite, il s'éloigna vers les hôpitaux pour faire prisonniers nos blessés évacués de Bapaume.

Ce n'était qu'une alerte ; le soir même, officiers et soldats repartaient, mais, le lendemain, ils étaient remplacés par 800 hommes d'infanterie, des vieux pour la plupart, qui salirent la ville de leurs hoquets, la troublèrent de leurs psaumes avinés, s'interrompant de chanter pour crier : « Pariss ! Pariss ! » Ils comptaient l'atteindre en deux étapes.

A 11 heures, une lourde automobile poussiéreuse s'arrêta devant la mairie ; j'entendis un appel ; je sortis. La portière de la voiture s'ouvrit brusquement et près de moi sauta un officier d'état-major aux traits crispés de fureur. C'était toujours la même méthode d'intimidation ; elle ne m'impressionnait guère.

— Le général est mécontent de voir tant de monde dans la rue, cria-t-il à mes oreilles.

Le général ! C'était sûrement le guerrier dont me menaçait von Oppel ; songeant à l'imposition de 500.000 francs du lieutenant, je m'avançai, prêt à défendre les finances de la ville.

— Il y a du monde, expliquai-je, parce que c'est la sortie de la messe.

Durement, l'Allemand me repoussa.

— Son Excellence, hurla-t-il, ne parle aux civils que par l'intermédiaire d'un officier.

Dans la voiture, j'avais entrevu un gros homme couvert de croix, un visage blême, renfrogné. Ordre me fut donné d'établir un barrage autour de l'« Hôtel des Voyageurs », le général ne pouvant supporter le bruit. Son arrivée causa dans le café une véritable stupeur ; les officiers déjà attablés durent faire disparaître les bouteilles de vins fins et boire de l'eau, à l'imitation de Son Excellence.

Le lundi 7 septembre, les troupes allemandes quittèrent Lens. »

Plus à l'est, ainsi qu'on sait, une lutte terrible était engagée ; quelques civils conduisant des autos allaient recueillir des blessés sur les champs de bataille.

En même temps, de lamentables caravanes de fuyards, chassés de leurs foyers, arrivaient de toutes parts, narrant des atrocités allemandes, des actes de violence et de terroirisation.

La brève occupation de Lens ne fut que le prologue d'un long et terrible drame, comme nous le verrons plus loin.

Au sud de Lens se trouve la ville d'Arras.

Les hordes allemandes y arrivèrent le 31 août.

Deux jeunes gens, qui circulaient sur la route de Cambrai, furent arrêtés à Tilloy-lez-Mofflaines, à 4 kilomètres de la ville, par une patrouille de 72 uhlans. L'un d'eux fut gardé comme otage ; l'autre dut aller prier les autorités d'Arras de venir parlementer avec les Allemands.

Les adjoints Bagio et Chabé obtempérèrent à cet ordre, et il en résulta qu'à 4 heures de l'après-midi, les Allemands entraient dans la ville, les officiers en auto et les soldats à bicyclette.

Ils se rendirent à l'hôtel de ville et visitèrent quelques ambulances pour en retirer leurs blessés, mais surtout pour y rechercher un parent du Kaiser, le comte de Mecklembourg-Schwérin. Celui-ci avait été soigné, en effet, à l'hôpital St-Jean, mais on l'avait transporté la veille.

Il y avait dans ce détachement plusieurs Allemands qui connaissaient fort bien la ville.

Un lieutenant appela un ouvrier.

« Henri, Henri, cria-t-il. Ne me reconnais-tu pas ? C'est bien toi, Henri Rabat, n'est-ce pas ? J'ai travaillé pendant trois ans avec toi. »

Il poussa même le cynisme jusqu'à vouloir régaler son ancien compagnon.

Les uhlans quittèrent la ville le soir même, mais les jours suivants, il en vint de nouveaux groupes qui réquisitionnaient des cigares, des autos et des bicyclettes.

Le 2 septembre on annonçait que les troupes allaient traverser la ville. On engagea la population au calme. Les lumières devaient brûler toute la nuit. Mais les Allemands n'arrivèrent que le 6 septembre, au nombre de 3000, sous les ordres du général von Arnim. Ils prirent leurs quartiers dans les casernes et à la citadelle.

L'état-major s'installa dans les deux meilleurs hôtels : l'« Hôtel du Commerce » et l'« Hôtel de l'Univers ». Dans ce dernier établissement, on demanda au commandant quelle chambre il désirait.

« Donnez-moi la chambre n. 14, répondit-il. Elle me plaît. J'y ai logé il y a deux mois. »

Beaucoup de soldats prouvèrent qu'Arras ne leur était pas étranger. Quelques-uns qui prenaient leurs repas dans un restaurant, mandèrent des serviettes. La tenancière répondit qu'elle n'en avait pas.

« Tiens ! observa l'un d'eux d'un air narquois, et qu'avez-vous donc fait de celles que je vous ai vendues il y a 3 mois ? »

En général cependant, on n'eut pas trop à se plaindre de ces troupes.

Le général von Stein, qui s'intitulait gouverneur de Cambrai, fit afficher dans la ville que les Français avaient été battus en Belgique. Personne ne le crut.

Le 8 septembre une grande animation se produisit parmi les troupes d'occupation.

On apprit que l'ennemi allait se retirer. A 10 heures, des majors se rendirent avec des soldats dans les différentes ambulances où ils inspectèrent les blessés. Ceux qui savaient marcher un peu, ou qui étaient transportables furent réunis vers midi, à la place de la Gare. Des soldats les encadrèrent et on les envoya à Cambrai pour les expédier de là en Allemagne. C'était un spectacle douloureux. Les infirmières et des femmes du peuple pleuraient, des hommes tendaient le poing. L'un d'eux cria : « Voleurs de blessés ! » Mais que faire contre la force brutale ?

Un blessé tomba évanoui. Il avait été opéré quelques jours auparavant. Les Allemands l'abandonnèrent.



Le général von Hausen,



Le général von Heeringen.

Les troupes partirent par les routes de Doullens et de Bucquoy.

« Nach Paris ! » hurlaient les soldats.

Mais en réalité ils devaient aller renforcer les armées qui étaient assez mal en point à la Marne.

Un grand nombre d'officiers « oublièrent » de payer leur note dans les hôtels. A la Citadelle quelques brutes avaient en outre déshonoré le drapeau français.

Un groupe de 75 soldats resta comme arrière-garde, mais partit également dans la nuit, après avoir détruit le bureau des postes, et avoir pillé le buffet de la gare.

Pendant un certain temps on vit des patrouilles de uhlands. Et Arras connut bientôt les affres de violents combats.

La vieille ville de Péronne, située sur la Somme, au sud-est d'Arras, et qui comptait 5.000 habitants, se trouvait au centre du terrain des opérations et fut occupée quelques jours plus tôt.

Ce fut une douloureuse surprise pour la population.

« Le jeudi 27 août 1914, vers deux heures et demie de l'après-midi, — raconte l'abbé Calippe dans son ouvrage « La Somme sous l'occupation allemande » — le maire et le curé de Sailly-Saillisel — gros village, alors prospère, situé à peu près à égale distance de Bapaume et de Péronne, au nord-est de Comblès — s'entretenaient, sur la grand-route, des événements du jour.

Un officier français se présente : « Trois mille soldats, explique-t-il au maire, vont arriver, et il faut leur tenir prêts des logements. »

En ce moment, passent deux cyclistes — des civils. Ils s'arrêtent, annoncent que les Français viennent de remporter une importante victoire en Belgique et, après une courte pause, se remettent en chemin.

Mais au bout de quelques minutes, les voici qui reviennent précipitamment sur leurs pas :

— Ah ! monsieur le curé, crient-ils, la plaine est noire d'Allemands !

En effet, une fusillade éclate, moins d'une heure après, dans ces rues jusque-là tranquilles ; de sanglants combats s'y livrent — il y eut là plus de quatre cents blessés — et se poursuivent jusque dans la nuit. »

La même surprise se produisit dans maints villages, et on y vit des scènes analogues à celle qui se passa lors de la retraite anglaise, dans le village du vieux maire Pierre Godolphin, et que le major Corbett a racontée.

A Péronne même on avait été plus ou moins prévenu par l'arrivée de réfugiés français et belges.

Il y avait encore 3 à 4.000 hommes de troupes françaises à Péronne, le 27 août, mais ils partirent dans le courant de l'après-midi. Les hôpitaux furent évacués également.

Le canon grondait dans la direction de Manancourt.

A 2 heures de l'après-midi des cuirassiers, des dragons et des hussards passèrent par le faubourg Bretagne.

« Les uhlands nous suivent ! » crièrent-ils aux habitants.

Le maire, les adjoints, le sous-préfet, le commissaire de police, des agents et de nombreux fonctionnaires quittèrent la ville.

A 6 heures du soir on entendit des explosions et il n'y eut bientôt plus aucun soldat dans la ville.

Tous les volets étaient baissés. De nombreux habitants avaient fui.

La journée du lendemain fut calme jusqu'à 1 heure et demie. Les obus se mirent alors à siffler au-dessus de la ville. Les habitants qui étaient restés, se cachèrent, pleins de frayeur, dans les caves. A 5 heures, l'arrière-garde française arriva ; elle traversa les rues en tirailant. Une heure plus tard on vit apparaître les premiers Allemands.

Le canon tonna jusqu'à 8 heures du soir.

Les soldats fracturèrent les portes, pillèrent et incendièrent quantité de maisons.

A 10 heures du soir, la sous-préfecture fut incendiée et le feu se communiqua à sept maisons contiguës. Il y eut également des incendies sur d'autres points et pendant toute la nuit les sinistres lueurs éclairèrent la ville.

Les Allemands amenèrent plusieurs otages à l'hôtel de ville : l'archiprêtre, deux conseillers municipaux, le juge de paix, le receveur communal et d'autres. Après avoir menacé ces notables ils en gardèrent quatre, qui répondaient sur leur vie de la sécurité des troupes.

L'un des officiers déclara ensuite qu'il ne resterait dans la ville qu'une garnison réduite.

« Nous ne courons pas, nous volons, dit le hâbleur. Dans huit jours nous sommes à Paris. »

La lutte n'était pas moins chaude sur d'autres points de la région de la Somme.

Le 29 août, les Français, en retraite, étaient aux prises avec l'ennemi à Proyart, Méricourt, Harbon-

nières, Framerville, Vauvillers et Rosières. Des fuyards y avaient semé l'épouvante, entraînant après eux de nouveaux groupes de gens terrorisés.

A Framerville il ne resta que 28 habitants. Tous se réfugièrent durant trois heures dans leurs caves, car les balles sifflaient autour des maisons et des obus éclataient de toutes parts.

Les canons français étaient installés sur la route d'Amiens à Péronne. Les Français se retirèrent à 4 heures 10 de l'après-midi.

C'était la même tactique que celle des Anglais : combattre, se retirer, résister encore pour se retirer de nouveau.

Le curé de Framerville raconte comment il se porta au secours des blessés :

« Un aumônier allemand vint m'avertir que quelques blessés français se trouvaient dans la plaine, et il m'indiquait la ligne du tortillard entre l'usine et Framerville. Je le remerciai vivement et me rendis en toute hâte dans la direction désignée. Mais auparavant j'avais demandé à l'aumônier de me faire suivre par deux Allemands qui se trouvaient à l'auberge de l'usine, afin qu'ils portent à boire à nos pauvres soldats. Ils exécutèrent la consigne et me suivirent en portant une cruche d'eau fraîche.

Je n'avais pas fait plus de cinq cents mètres, lorsque j'aperçus les pantalons rouges de nos chers soldats. Il était environ 9 heures du matin, et les pauvres enfants étaient là, étendus à la place où ils étaient tombés la veille : pendant toute la nuit, ils avaient grelotté de fièvre et de froid, et maintenant ils souffraient des ardeurs du soleil.

Je m'empressai de les mettre à l'abri avec des bottes de blé et des javelles d'avoine ; plusieurs me disaient leur nom et leur pays, mais je n'avais pas le temps de prendre des notes, car d'autres m'avaient aperçu de loin et m'appelaient à grands cris. J'en confessai plusieurs, ceux qui me paraissaient plus sérieusement atteints.

Il n'y avait pas que des blessés sur cette ligne du tortillard, il y avait aussi quelques morts, et je me rappelle mon émotion lorsque, à genoux près d'un soldat dont la figure exprimait les ravages de la souffrance, je lui prenais la main toute brûlante et j'es-sayais de trouver le pouls :

— Ce n'est pas la peine, me dit son voisin ; mon camarade est mort depuis hier soir.

— Mais non, mon ami, sa main est toute chaude.

— Oh ! alors, monsieur le curé, c'est le soleil.

C'était vrai ! je pris l'autre main, et elle était glacieuse : le soleil depuis son lever avait réchauffé la moitié d'un cadavre !

J'avais marché quelques centaines de mètres sans plus trouver de blessés et j'arrivais à l'arrêt de Framerville, lorsque j'aperçus adossé contre l'abri, tout près de notre légendaire Poteau, un fantassin du 60e, qui se mit à crier de toutes les forces de ses poumons :

— Monsieur le curé, je vais mourir !

Je le rassurai en lui affirmant que les agonisants ne criaient pas si fort :

— Je meurs de soif, répéta-t-il.

Je fis signe alors à mes deux Prussiens et leur criai en allemand :

— De l'eau, de l'eau !

Ils me firent un signe négatif et, pour bien exprimer leur pensée, ils tenaient leur cruche renversée, le fond en l'air. Retourner à l'usine de Proyart, c'était trop loin ; il était plus simple de rentrer à Framerville dont les premières maisons ne sont qu'à 700 mètres du tortillard. J'entrai donc dans une cour pleine de soldats allemands, je me dirigeai vers les puits du jardin, je remontai un seau d'eau et je retournai auprès de mon soldat qui put se rafraîchir à loisir. Le lendemain à l'ambulance, il affirmait à tout venant que je lui avais sauvé la vie. C'était exagéré, mais il avait tellement souffert de la soif que, pendant son séjour au lazaret, il se constitua lui-même l'échanson de ses camarades et se promenait souvent une cruche d'eau à la main. »

Une pareille scène donne une idée des souffrances des blessés pendant ces terribles batailles.

Les Allemands incendièrent plusieurs maisons à Framerville.

Du reste dans le département de la Somme, la plupart des villes et des villages furent témoins des exploits de la soldatesque allemande.

Le 31 août, le curé de Ham, M. le chanoine Fouilloy, est condamné à être fusillé en même temps que le maire et les deux adjoints : pour leur rachat, les Allemands exigent une rançon de 10.000 francs. « Incarcérés à 5 heures du matin, écrit l'un d'eux, nous attendions notre sentence finale en silence, car nous n'avions pas le droit de parler. A 11 heures, la ville ayant payé la somme demandée, nous fûmes rendus à la liberté. »

L'avant-veille, dans le village voisin de Matigny, les rues étaient désertes, les maisons vides. Les Allemands, en arrivant, rencontrent deux soldats anglais et les massacrent.

Persuadés que d'autres sont cachés avec les habitants derrière les fenêtres des maisons fermées, ils appréhendent le curé, l'abbé Louchart.

Écoutons ce témoin :

« Je fus conduit, écrit-il, par des soldats, baïonnette au canon, et trois officiers, revolver au poing, dans les principales maisons. Ils enfouaient les portes et me poussaient devant eux dans les appartements. Ils ne trouvèrent pas d'Anglais ; mais comme j'avais refusé de leur donner les renseignements qu'ils me demandaient sur certains habitants et sur le passage des troupes anglaises, ils me retinrent comme otage et me firent passer la nuit au poste au milieu de leurs soldats en armes, menaçant de me fusiller si un coup de feu était tiré sur leurs troupes pendant la nuit... »

A Saily-Saillisel, une femme cria au curé :

— Vite, monsieur le curé, vite ! On va fusiller Rose Méhaye !

Rose Méhaye était une pauvre femme, âgée de 60 à 65 ans, qui, depuis longtemps, ne jouissait plus de toutes ses facultés.

L'abbé Finet se précipite dans la direction indiquée : il veut à tout prix sauver la malheureuse. Mais un gendarme à cheval l'arrête et le menace de son revolver. Une bande de soldats — sans chef — poursuivait dans une ruelle la folle qui tombe, frappée de plus de vingt balles.

La veille, d'autres meurtres avaient été commis en des conditions identiques. Le châtelain, M. Miette, avait été fusillé : il avait 61 ans. Un domestique de ferme, Arsène Loir, père de quatre enfants, subit le même sort : il avait voulu empêcher des soldats de voler un cheval dans les écuries de son maître. Un autre, Poty, surnommé Noir, fut assommé à coups de crosse et s'en alla mourir dans un bois voisin.

A Proyart, les soudards assassinèrent un certain Boulanger, âgé de 74 ans, et des mégères allemandes participèrent aux orgies et au pillage.

A Liancourt-Fosse, au cours d'une bataille, les Allemands se firent un bouclier de douze habitants ; quatre de ces infortunés tombèrent sous les balles. A Pont-Noyelle, Maucourt, etc., on signala de même des meurtres, des vols et d'autres méfaits.

Dans le département de la Somme, se trouve la ville d'Amiens avec sa superbe cathédrale. C'était un important croisement de neuf voies ferrées. Amiens comprend trois quartiers : le nouveau quartier, situé sur les hauteurs au sud ; le quartier du commerce, au centre, et par delà la Somme, l'ancienne ville avec ses ruelles tortueuses, ses nombreuses maisons en bois, ses usines et ses ateliers.

Dès la retraite de Charleroi la ville courut un sérieux danger.

Nous avons vu que les divisions territoriales du général d'Amade se trouvaient entre Dunkerque et Maubeuge, mais qu'elles durent se retirer devant la 1re armée allemande.

Des troupes marocaines occupèrent Amiens et construisirent des travaux de défense près de Camon et de Villers-Bretonneux.

Le général d'Amade arriva ensuite aux environs de la ville et fut chargé de défendre les ponts de la Somme.

Pendant plusieurs jours il y eut des combats aux alentours. Les 61e et 62e divisions de réserve durent faire face à une violente attaque au sud de Bapaume et furent dispersées. Après une rencontre avec l'en-



Le Kaiser montrant à ses généraux la route « Nach Paris ».

nemi, au Catelet, la cavalerie de Sordet dut franchir la Somme. Quatre bataillons des 47e, 63e, 64e et 67e chasseurs se défendirent vaillamment, à Péronne.

Nous avons déjà vu dans quelles conditions les Allemands avaient pris la ville.

Le général Maunoury venait d'être investi du commandement d'une nouvelle armée, la 6e.

Il voulut encore essayer de couvrir Amiens, et à cet effet, il amena en première ligne une brigade de chasseurs marocains, la 14e division du 7e corps, les 45e et 55e chasseurs. Ces troupes déclanchèrent aussitôt une vigoureuse offensive, reconquirent Proyart, et les 4 divisions territoriales purent dès lors s'établir à Amiens.

Mais peu après une violente contre-offensive fit retomber Proyart aux mains des Allemands, ainsi que plusieurs positions perdues auparavant.

Amiens fut alors évacué. Le 30 août, l'arrière-garde française eut encore quelques escarmouches à Cagny.

Le 31 août les Allemands entrèrent à Amiens. Ce fut pour la population un pénible spectacle. L'ennemi prit aussitôt 12 membres du conseil municipal comme otages, ainsi que le procureur-général et réquisitionna pour plus de 500.000 francs de marchandises.

Mais les troupes n'eurent guère le temps de se reposer.

« Nach Paris ! » était le mot d'ordre, et les régiments pliaient bagage.

Le lendemain, la ville était quasi dépourvue de soldats. Seuls des officiers et des patrouilles venaient de temps à autre faire des réquisitions ou amener des blessés. Les Allemands dévalisèrent aussi la caisse d'épargne.

Le 9 septembre, un commandant de place et une nombreuse garnison vinrent se fixer à Amiens. Une foule d'ordonnances furent édictées et les réquisitions s'abattirent encore plus nombreuses sur la population. Les automobiles devaient être livrés et la circulation était interdite après 8 heures du soir.

Mais la mesure la plus douloureuse était l'ordre concernant les miliciens qui n'avaient pas encore été rappelés sous les drapeaux et qui durent se présenter à la citadelle. Plus d'un millier d'entr'eux, à savoir les plus jeunes, furent déportés en Allemagne comme prisonniers.

Les Allemands se comportaient donc comme s'ils étaient résolus à s'établir pour longtemps à Amiens.

Ils disparurent le 11 septembre. C'était une consé-

quence de la bataille de la Marne, que nous décrivons plus loin.

Il nous est impossible de rapporter en détail l'occupation de toutes les villes françaises. Elles sont trop nombreuses et les scènes furent à peu près partout les mêmes.

Il nous faut cependant attirer l'attention sur certaines localités, que nous allons rencontrer ultérieurement au cours de ce récit.

A l'est d'Amiens se trouve la vénérable ville de Soissons, l'antique cité, où Clovis résida si longtemps, où Pépin le Bref se couronna roi lui-même dans l'abbaye de St-Médard, dont il n'existe plus qu'une crypte ; où Louis le Débonnaire fut emprisonné par ses trois fils.

Mais nous ne voulons pas nous plonger dans l'histoire du passé.

Quoique Soissons fût une ville religieuse, comprenant de nombreuses églises et six abbayes, son rôle principal au cours des siècles fut de servir de place forte destinée à protéger Paris.

De ce fait la ville a subi de nombreux sièges et a été souvent pillée. Le dernier siège, dont un grand nombre d'habitants se souviennent encore parfaitement, fut celui que Soissons essuya lors de la guerre de 1870.

Le 11 septembre de cette année 20.000 Allemands entouraient la ville, qui ne comptait qu'une garnison de 5.000 hommes. Mais c'étaient des troupes intrépides, qui refusèrent obstinément de se rendre et qui exécutèrent plusieurs sorties. L'ennemi bombardait la ville des hauteurs voisines. Soissons capitula après un siège de 37 jours.

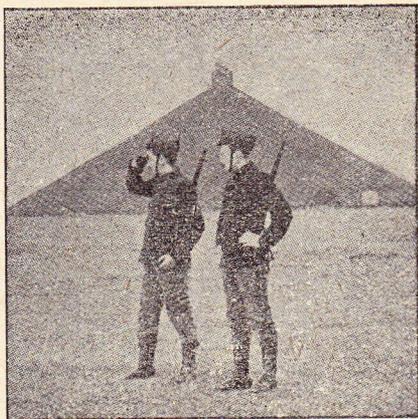
En 1914 la ville ne devait plus remplir le rôle de place forte. Elle avait d'ailleurs été déclassée comme telle. Néanmoins 15.000 habitants restaient comme pressés entre les vieux remparts, mais de nouveaux quartiers très industriels furent créés en dehors de cette enceinte.

Les 29 et 30 août une contre-offensive française, pourtant très vigoureuse, entre Guise et St-Quentin, échoua.

Le 31 août Soissons fut couvert au nord-est par les divisions de réserve du général Valabrègue.

Mais ces troupes n'avaient pour mission que de donner aux armées le temps nécessaire pour franchir l'Aisne, près de laquelle se trouve Soissons. Le passage de la rivière fut menacé par de forts détachements de cavalerie qui s'étaient glissés entre les

L'OCCUPATION DE SEDAN



En faction au pied du monument de Waterloo.

armées françaises et anglaises.. Afin de leur opposer une résistance efficace, on envoya précipitamment à Soissons, dans la nuit du 31 août au 1^{er} septembre, la division de cavalerie de Saron, avec l'ordre de tenir tête jusqu'au moment où les réserves auraient franchi la rivière, à l'est de la ville et auraient atteint les hauteurs de Belevu, de façon à pouvoir encore dominer les chenaux de l'Aisne.

L'ennemi arriva devant la forteresse le 1^{er} septembre, à 10 heures du matin, mais les cavaliers et un groupe de cyclistes réussirent à le contenir jusqu'à midi. On les prévint alors que la traversée était terminée et qu'ils pouvaient se retirer. Mais cette manœuvre n'alla pas sans de nombreux combats et on enregistra des pertes des deux côtés, même à l'intérieur de la ville.

Le gros de l'armée allemande n'entra à Soissons que le 2 septembre et se borna à faire d'importantes réquisitions.

Lorsque les Allemands se présentèrent à l'entrée de Soissons, il ne s'y trouvait plus aucune autorité civile : le sous-préfet était à la guerre ; le maire et son conseil municipal avaient disparu. Nul n'avait donc qualité pour prendre contact avec les chefs ennemis, et d'ailleurs, personne ne s'en souciait.

Mme Macherez se dit que, si on laissait les barbares livrés sans frein à leurs instincts, la jolie et riche sous-préfecture allait être mise au pillage ; il fallait, à tout prix, que quelqu'un entrât en rapport avec eux pour les endiguer, pour canaliser leurs déprédations.

Sachant très bien les risques qu'elle courait, méprisant le danger, l'admirable femme se porta, seule, au-devant du commandant allemand et lui déclara, d'un ton ferme, qu'elle remplaçait les autorités absentes.

« C'est à moi qu'il faut s'adresser en toute occasion, dit-elle ; je réponds de tout. »

Et, discutant comme un véritable homme d'affaires, tenant tête aux exigences allemandes, suivant les officiers ennemis pas à pas, elle parvint à préserver Soissons de la ruine et du pillage.

Nous parlerons plus loin de la lutte qui s'engagea près de Soissons, lors de la bataille de la Marne. Celle-ci eut pour effet de ramener la situation antérieure dans un grand nombre de localités. Soissons devait même devenir un secteur du front.

Les Allemands se signalèrent une fois de plus dans ce département par toutes sortes de crimes. On cite des cas de pillage, de meurtre, de réquisitions, etc., à Conigis, Brumetz, Coigny, Rézu-Saint-Lambert et Chierry.

A Jaulgonne, M. Rampenault, un vieillard de 87 ans, fut fusillé. Un nommé Blanchard, âgé de 61 ans, fut lardé de coups de baïonnette et achevé par un officier, d'un coup de revolver.

Ce fut encore un officier qui assassina à Crezansy, un jeune homme de 18 ans, nommé Lessaint.

Des vieillards furent également massacrés à Vivières, Dampleux, Mesy, Moulins et Chouy.

Jetons maintenant un coup d'œil plus à l'est.

En rapportant les dernières batailles dans ce secteur, nous avons suivi les Français et les Allemands jusqu'à Haybes, au sud de Givet. Les deux armées en présence se rapprochaient ainsi de Sedan.

Du 25 au 27 août, le vieux champ de bataille de Sedan devint à nouveau un terrain d'opérations. Une rencontre eut lieu à La Marfée.

La 4^e armée française, commandée par le général de Langlé de Cary, se retira derrière la Meuse, après la malheureuse bataille de la Semois, et l'arrière-garde opposa une vive résistance sur les hauteurs de La Marfée. Elle arrêta ainsi pendant trois jours un ennemi très supérieur en nombre. L'artillerie française fit de larges brèches dans les rangs des assaillants. Et lorsque le gros de l'armée se fut retiré, les derniers défenseurs s'éloignèrent à leur tour.

Mais Sedan, qui se trouve sur la rive droite de la Meuse, était déjà occupé.

« La population sedanaise, écrit Philippe Stephan, (1) mal informée des événements qui se précipitent au début de la campagne, est toute surprise, le matin du 25 août 1914, d'apprendre que la gare, la poste, ainsi que les autres administrations de l'Etat ont été évacuées dans la nuit.

Certains indices font prévoir qu'on nous cache la vérité. Des réfugiés belges racontent que les Allemands sont à Bouillon ; mais personne ne veut le croire.

Est-ce que la veille au soir, quelques heures avant de se sauver, le sous-préfet de Sedan, parcourant les rues précédé d'un tambour, n'a pas assuré à la population qu'aucun danger ne la menace ? Ne dit-on pas que deux corps d'armée se trouvent encore au nord-est de la ville pour la défendre ?

Et puis, si réellement il y avait du danger, est-ce que les autorités n'auraient pas fait évacuer les jeunes gens de la classe 1914 ainsi que tous les hommes aptes à prendre les armes, et mis en lieu sûr les énormes stocks de marchandises, principalement les draps qui se trouvent dans les fabriques ?

Personne n'attend donc les Allemands ce jour-là, et chacun vaque à ses occupations habituelles.

Mais la vérité est qu'il n'y a plus un seul soldat français ni devant Sedan, ni dans Sedan même, à part les quelques sapeurs du génie qui gardent encore les ponts, qu'ils feront sauter dans quelques minutes.

9 heures du matin. — Je suis assis sur le perron de ma maison, en train de lire les journaux que je viens d'acheter en ville. (Ma maison est située sur la route de Sedan à Bouillon. C'est par là que les Allemands feront tout à l'heure leur entrée dans Sedan.)

Soudain, j'entends des enfants qui crient : « Les Prussiens ! les Prussiens ! » Je me retourne et j'aperçois les premiers uhlands au moment où ils débouchaient du Fond-de-Givonne. J'ai tout juste le temps de me mettre à l'abri, et la fusillade commence, bientôt suivie de bombardement.

Toute la journée, abrité derrière les persiennes en fer de mon appartement, j'assiste à l'invasion : cavaliers, fantassins, artilleurs se suivent sans interruption, en poussant des hurlements de bêtes féroces et sans arrêter une seconde de tirer sur les maisons. Celles-ci portent, toutes, les traces des balles des Allemands. Une grêle de projectiles recouvre le sol. Deux de ces derniers ont percé le toit de ma maison et sont tombés dans le grenier. A côté de moi, le collège de jeunes filles, transformé en ambulance, malgré les insignes de la Croix-Rouge, a été tellement mitraillé que toutes les fenêtres qui donnent sur la rue n'ont plus un seul carreau intact.

La population, terrorisée, s'est réfugiée dans les caves.

Malheureusement, les personnes surprises, qui n'ont pas eu le temps de trouver un refuge, sont les victimes de ces hordes déchainées.

A quelque cent mètres en avant de mon habitation, une pauvre femme toute seule est brûlée vive dans sa

(1) « Sedan sous l'occupation allemande. »



Joffre le Taciturne.

maison ; à côté, un inoffensif habitant, M. Pouteau, est fusillé à bout portant sur le seuil de sa porte ; quelques pas plus loin, deux enfants, les frères Vauché, âgés respectivement de 14 et 16 ans, sont surpris dans leur demeure. L'un d'eux est fusillé dans la maison même, l'autre se ressauve dans le jardin et disparaît. Ce n'est que quelques jours après qu'on retrouve, blotti derrière un massif de verdure, le cadavre de ce pauvre petit, criblé de balles.

Ils s'étaient mis à plus de vingt, ces dignes descendants des « Huns », pour assassiner un enfant de 14 ans !

Au bas de la même rue, à 50 mètres derrière ma propriété, trois cadavres inconnus — une femme et deux hommes — gisent sur le sol.

Ne voulant parler que des seuls crimes que j'ai vu commettre, j'arrête ici la liste des assassinats.

Ainsi, sur un trajet de moins de 400 mètres, sept meurtres inexplicables ont été commis par ces barbares sanguinaires.

Plusieurs villages des environs de Sedan, principalement les villages agricoles, sont systématiquement détruits, après avoir été pillés.

L'église et plusieurs maisons du Fond-de-Givonne sont ainsi détruites.

A la Chapelle, petit village de 250 habitants, situé entre Sedan et la frontière belge, tous les habitants sont partis. Seul, un vieillard sourd et aveugle, M. Lambert, est assis devant la porte de sa demeure. Sans égard pour son âge et ses infirmités, le malheureux vieillard est collé contre le mur de sa maison et fusillé. Le village est entièrement détruit. Pas un meuble n'a été épargné.

Après la Chapelle c'est le tour de Givonne. Pendant que des soldats, baïonnettes au canon, maintiennent en respect les habitants massés sur la place, d'autres sont en train de mettre le feu au village sous les regards terrifiés de la population. Les maisons que les cartouches incendiaires ne détruisent pas assez vite sont arrosées de pétrole et incendiées au moyen de lance-flammes. Plusieurs personnes, particulièrement des femmes et des enfants, qui s'étaient cachées dans leurs demeures, périssent au milieu des flammes.

Même procédé de destruction pour les autres villages.

Un vénérable octogénaire de Donchery, M. le capitaine en retraite Constant Chevalot, officier de la légion d'honneur et ancien cuirassier de Reichshoffen, raconte les faits authentiques suivants :

Le 26 août 1914, il est arrêté avec six autres habitants de la commune, sans que rien puisse justifier ces arrestations.

De ces sept honorables citoyens, presque des vieillards, deux sont fusillés sur la place du village, les autres sont enchaînés entre eux, les mains ligotées derrière le dos, et placés en tête d'une colonne en marche.

Dans chaque village qu'ils traversent et chaque fois qu'ils rencontrent sur la route quelque habitant, les soldats font agenouiller les otages et les mettent en joue en faisant le simulacre de les fusiller. Ceci dans le but d'effrayer et de terroriser les populations.

Le soir venu, le capitaine Chevalot, complètement exténué, tombe inanimé sur le bord du chemin. Le croyant mort, ils lui coupent ses liens, le poussent dans le fossé et l'abandonnent là par une pluie battante. Revenu à lui, ce vieux héros de Reichshoffen se traîne sur la route où il a le bonheur de trouver une vieille roulotte abandonnée ; il s'y abrite pour y passer la nuit.

Le lendemain matin, surpris par un officier boche, il essuie, heureusement sans être atteint, deux coups de revolver de la part de cette brute.

Arrêté de nouveau et après bien des vicissitudes, il se retrouve enfin sans savoir trop comment, seul et libre sur la grande route.

Il fait appel à toute son énergie et à toute sa volonté et se dirige vers son village où il espère rentrer chez lui se remettre de ses fatigues et de ses émotions. Là une cruelle déception l'attend. A la place de sa maison il ne retrouve plus qu'un amas de décombres. La jolie petite ville de Donchery est presque entièrement détruite par l'incendie systématiquement allumé par les Boches, et non par le feu des canons français, comme ils ont eu le cynisme de le prétendre.

Ne possédant plus que ce qu'il a sur lui, à moitié mort de fatigue et de privations, le brave vieillard se dirige sur Sedan, où il trouve enfin un refuge.

Ses quatre autres compagnons d'infortune sont ainsi entraînés pendant cinq jours.

Les souffrances que ces malheureux ont endurées sont inimaginables.

Les exemples de ce genre ne se comptent plus. Il n'y a pas un village, ni un hameau, qui n'aient été le théâtre de quelque cruauté boche.

Quant au bétail fusillé dans les champs ou incendié dans les étables, il est innombrable.

Qu'il me suffise de dire que pendant quinze jours, la population civile a été occupée à enterrer le bétail ainsi détruit.

Les récoltes dans les champs qui ne sont pas pillées sont complètement ravagées. »

Sedan fut immédiatement soumise à la loi martiale la plus rigoureuse. Il était défendu de quitter la ville, sous peine de mort ; et la circulation en ville n'était tolérée qu'entre 5 heures du matin et 7 heures du soir. Une affiche annonçait que les contrevenants seraient punis de six semaines de prison et d'une amende de 600 marks, à moins qu'on ne les fusillât comme espions. Les rassemblements étaient punis des mêmes peines.

« Nous, général, commandant de l'armée allemande... »

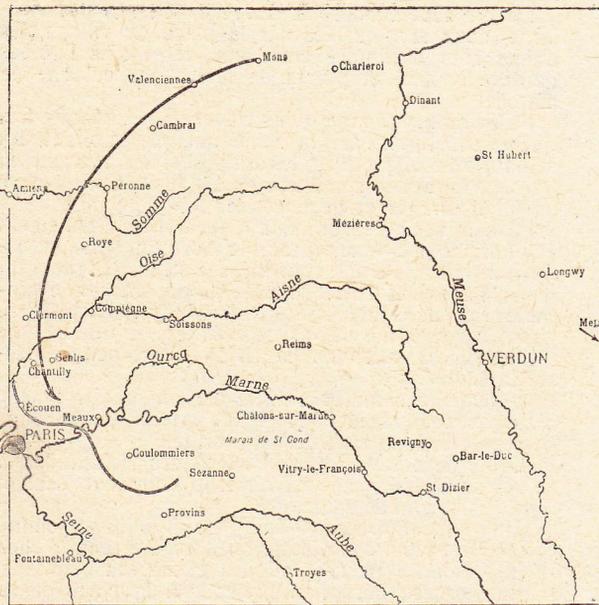
Ainsi débutait une affiche dans laquelle une « Excellence » boche rappelait les soi-disantes atrocités commises par les Belges sur des soldats allemands. En conséquence le général prévenait la population française que si elle se rendait coupable de semblables méfaits, il userait des pires représailles. Mais les habitants se demandaient quel crime avaient pu commettre les victimes innocentes des tueries de Sedan et des environs.

Il était non moins sévèrement défendu de cacher des soldats belges ou français. Il y en avait cependant encore et des blessés, évadés des ambulances, étaient encore soignés en secret par la population. Quelques jours plus tard, l'affiche suivante fut placardée.

Mairie de Sedan

AVIS TRES IMPORTANT

L'autorité militaire allemande signale au Maire de Sedan que « le 12 courant on a arrêté dans la ville un soldat français en habits civils ». Ces habits ne lui auraient été procurés qu'avec l'aide d'habitants du pays.



champ de bataille de la Marne.

Il est regrettable que, malgré les récentes proclamations, pareille accusation puisse être formulée. Une fois encore, le Maire rappelle que la population doit s'abstenir de faits semblables. Les personnes qui en seraient coupables encourraient les plus fortes punitions.

Sedan, le 15 septembre 1914.

Pour le Maire,
L'adjoint délégué,
A. GRANDPIÈRE.

Mais la population rit sous cape, et cacha ses hôtes avec plus de soin encore jusqu'à ce qu'une occasion propice se présentât pour leur permettre de prendre le large. Dans la confusion provoquée par la retraite, nombre de soldats étaient coupés de leur régiment et nous verrons plus loin comment des personnes intrépides bravèrent tous les dangers pour permettre à ces soldats de gagner la Hollande en traversant la Belgique.

Les Allemands étaient à peine entrés à Sedan qu'ils réquisitionnèrent tous les stocks de cuirs, de peaux, de laine, de coton et de drap, défendant en outre, sous peine de fortes amendes, de faire sortir ces marchandises de la ville.

10 otages furent arrêtés.

Comme don de joyeuse entrée l'ennemi exigea d'emblée une contribution de guerre de 200.000 francs en or. « Si la somme n'est pas versée endéans les 24 heures, je ferai fusiller les otages et la ville sera rasée », déclara le despote à la municipalité.

On dut faire un appel à la population pour réunir cette somme.

Séduits par le paiement rapide de la somme exigée, les Allemands réclamèrent une contribution de 500.000 francs cette fois, mais ils consentirent à accepter des billets de banque.

Ils recommencèrent cette tactique de rapine à plusieurs reprises.

Et ce n'était que le début d'une longue période de terroirisation.

Sedan, ainsi que nous le verrons dans la suite, est une des villes françaises qui ont été le plus éprouvées.

L'évocation du camp des prisonniers suffit pour donner le frisson à beaucoup de Français.

Les troupes traversaient la ville en un défilé ininterrompu, car Sedan n'était qu'une étape nouvelle sur la route de Paris. Mais il leur fallait s'ouvrir cette route au prix d'une lutte incessante, de combats courts mais sanglants. Lorsqu'on visite la contrée et que l'on voit les tombes éparpillées dans les villages, on se fait une idée plus exacte du caractère de cette retraite. Il s'agissait pour les Français de contenir la marche des Allemands afin de donner à leur propre armée le temps

de se replier. Ce fut pour la France une douloureuse période. Et beaucoup se laissèrent aller à croire que la guerre était déjà perdue.

UNE OPINION ALLEMANDE L'OCCUPATION DE REIMS

Il peut être intéressant d'entendre une appréciation allemande au sujet de cette retraite.

Voici ce qu'un officier saxon écrit dans ses mémoires :

« Marche de 15 kilomètres vers le sud dans la direction de Marlemont (1). Cela dure de 8 heures à 1 heure du matin. Pas de diner, pas de couchage. Nous restons étendus jusqu'à 5 heures du matin sur la route nue. Il fait un froid de chien ! Enfin il vient à l'idée du commandant d'envoyer chercher de la paille. Mais quand on était fatigué et qu'on en avait besoin, il n'y avait rien !

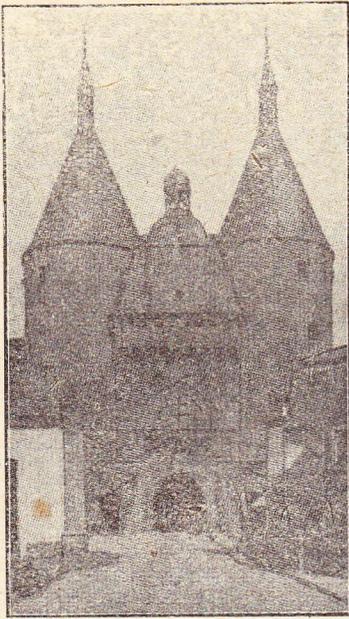
28 août. — Le café va certainement passer au bleu, car la cuisine de campagne est derrière le bataillon. On apprend que dans le bois, devant le village, un escadron de hussards a été détruit par un feu d'infanterie ennemie et qu'il n'en est resté que quelques hommes. Départ dans la direction du sud-est vers Signy-l'Abbaye. On a cherché partout le curé pour le faire passer par les armes, parce qu'il aurait fait des signaux optiques du haut de son clocher (1), mais il s'était à temps mis en sûreté. A la place de l'embuscade gisaient des blessés que l'on put enfin panser. On avait capturé en même temps un déserteur (1), un artilleur qui aurait dénoncé notre approche. Pour éclairer la surprise nocturne (peut-être aussi comme signal), les habitants avaient mis à la lisière de la forêt le feu à une propriété, qui brûlait en éclairant comme en plein jour. Les Français paraissent vouloir entraver notre marche par de petites surprises d'arrière-garde de ce genre ; notre commandement a l'air aussi de faire un peu trop leur jeu.

Nous marchons sur Signy à travers les bois dans lesquels nos hussards ont été surpris et qu'un bataillon du 177e a nettoyés. Aux points critiques, s'entassent des cadavres de chevaux. Les hussards morts sont mis de côté, ainsi que quelques morts du 177e. A Signy-l'Abbaye, déploiement pour le combat. Un sergent reçoit dans la jambe un coup de feu tiré de l'intérieur d'une maison ; on met le feu à la maison. Tout en se déployant, on s'aperçoit qu'il n'y a pas d'ennemi là. L'artillerie a encore une fois gaspillé ses munitions (comme elle le fait contre les avions). Rassemblement, déjeuner ; à 3 heures, reprise de la marche. Canonnade enragée tout près de nous dans la direction de l'est. Une grande armée française serait en retraite entre Mézières et Sedan. A entendre ce feu soutenu, cela n'est guère vraisemblable. On nous avise que deux régiments de turcos veulent arrêter notre marche sur Launois. Après un assez long combat, l'adversaire se retire à la tombée de la nuit. Bivouac d'alerte à Dommercy.

29 août. — A 3 heures du matin, départ. En nous voyant ainsi partir bravement, je pensais malgré moi à nos hussards tombés en embuscade. Il faisait encore presque nuit quand, peu après Dommercy, nous nous trouvâmes, devant un bois, pris sous un tir rapide enragé. Toute la lisière du bois n'était qu'une ligne de feu. Ce qu'il y eut d'intéressant, ce fut la panique qui en résulta ! Tout le monde commandait, personne n'eut l'idée de faire coucher les hommes. En plein jour, cet incroyable mêli-mêlo nous aurait fait anéantir. Les coups de feu partaient de tous côtés. Voilà une chose que je ne voudrais pas revivre ! Enfin notre capitaine ramasse une poignée d'hommes sur une position de repli. Tirillerie formidable ; amis et ennemis se canardent pêle-mêle.

C'était une lourde faute de commandement de faire, après les marches fatigantes des trois derniers jours, repartir le régiment de nuit vers l'avant. Après le

(1) Marlemont est à 14 kilomètres au sud de Maubert-Fontaine.



Vieille porte à Nancy.

combat d'hier, on pouvait admettre d'emblée que l'ennemi allait reprendre position et nous surprendre. L'affaire n'eut pas trop de suites fâcheuses, par suite de l'obscurité et du peu de mordant des Français. S'il avait fait plus jour, nous pouvions être anéantis. Désormais nous marchons avec de fortes avant-gardes et flanc-gardes. Le gros lui-même marche parallèlement à la grand' route.

Tout à coup cela repart. Devant nous il n'y a que des rideaux de buissons, dont les turcos se servent avec une adresse stupéfiante pour se couvrir. D'ailleurs, en général, l'ennemi est formé d'une manière surprenante à l'utilisation du terrain. Le régiment se déploie de nouveau, prend après un vif combat un petit village et s'arrête devant Launois. Le combat continue de pied ferme. L'aile gauche ne fait pas de progrès ; la droite, dont le flanc est couvert par la 8e compagnie, avance rapidement. C'est un combat épouvantable. Nous avons le soleil en face de nous et il nous faut descendre par un terrain boisé, semé de buissons qui arrêtent partout la vue, flanqué en outre de hauteurs boisées, et régulièrement coupé par de fortes barricades de fils de fer. Une fois arrivés sur les hauteurs, à 1.000 mètres environ de Launois, notre artillerie bombarde ce trou avec des shrapnells, qui frappent en partie trop court. Au-dessus de moi, l'un d'eux éclate à 40 mètres de hauteur, ce qui est singulièrement désagréable ! Malheureusement, la compagnie de mitrailleuses a souffert du feu de notre propre artillerie ; plusieurs officiers sont blessés. Tout à coup l'artillerie ennemie met un terme à notre progression, en arrivant à mettre en batterie deux pièces latéralement à Launois (les autres pièces culbutent au départ sous notre feu). Elle dirige de là un terrible feu de flanc, shrapnells et obus, sur notre ligne et sur la grand' route. Nos gens reculent, jusqu'à ce que tout à coup le feu ennemi se taise, sans doute parce qu'il est pris sous le feu dominant d'une batterie de la division qui approche. Cette batterie couvre d'un feu puissant l'adversaire, ainsi que Launois, qui brûle de toutes parts. Nous reprenons notre marche en avant et contraignons l'ennemi à la retraite, par un feu d'enfer qui surprend et anéantit un bataillon de zouaves en formation serrée.

La journée de Launois a été le baptême de feu pour le 178e, qui a combattu l'ennemi presque seul, avec l'artillerie. L'autre brigade poursuit, tandis que nous, après quatre jours de fatigues, goûtons un bon sommeil de quelques heures au soleil. Les pertes sont relativement faibles et proviennent pour la plupart de notre artillerie. Le résultat du soin excessif que l'en-

nemi donne à l'utilisation du terrain, c'est qu'il tire toujours trop haut. En tout cas, les balles sifflaient autour de nous leur désagréable chanson plaintive, sans que, même avec mon excellente jumelle Zeiss, je pusse rien découvrir de l'ennemi. Le pays est couvert de petites vagues gazonnées comme il y en a dans les pays de pacage. Là derrière, il y avait des turcos couchés, complètement invisibles. Nous avons fait quelques prisonniers, qui avaient enlevé leur culotte rouge et leur petite veste bleue et qui, avec leur chemise sale et leur large pantalon, étaient complètement couleur de terre. On a fait sur un officier un riche butin de cartes, surtout de Belgique et de toute la ligne du Rhin.

Marche vers le sud jusqu'à Villers-le-Tourneur où la division bivouaque. Le long du chemin brûlent des villages, que nous avons incendiés en les bombardant, pour protéger notre marche contre toute surprise. En route, nous arrive, de l'état-major divisionnaire, la nouvelle que Sedan serait tombée et que l'armée française battrait en retraite. Un tonnerre de hurras court le long de l'interminable colonne. — N. B. La distance au lieu de bivouac était d'environ 5 kilomètres. Il a fallu pour la franchir marcher de 7 heures à 1 heure ! piétinage sans fin ! On se met à dormir à 2 heures. Dès 4 heures, alerte sans tambour ni trompette. Du reste, on ne dort maintenant plus guère que deux heures par jour.

30 août. — Contremarche pour rejoindre l'autre division. C'est dimanche ; je l'aurais volontiers fêté par la solennité d'une petite lessive. Mais l'Histoire universelle, dont je suis collaborateur, ne le permet pas. Dans le sud, il y a déjà une forte canonnade. Le lieutenant de réserve Kipping a pris comme butin un ravissant cheval blanc, dont le propriétaire français avait été tué ; c'est un vrai cheval de bédouin, avec longue crinière et queue traînante. Marche par Neuvisy (charmante église romane) et Faissault vers le sud, où tonne le canon. Nous entrons dans le combat et aurions, paraît-il, contre nous deux corps d'armée, qui auraient pour objectif d'arrêter notre mouvement tournant et sans doute de couvrir la voie ferrée Rethel-Mézières.

Le 2e bataillon du 178e est soutien d'artillerie sur le flanc gauche, qui s'appuie, nous dit-on, sur la 23e division. A la vérité, nous ne nous en apercevons pas, car il nous faut ouvrir l'œil, et sérieusement, sur la cavalerie ennemie, qui cherche à attaquer notre artillerie, sur le flanc gauche. Les divisions paraissent se battre tout à fait indépendamment l'une de l'autre. Nous avons encore un terrain odieux, coupé et boisé, fort beau comme paysage, mais inutilisable au point de vue militaire. Il apparaît bientôt que l'ennemi nous est très supérieur en artillerie. Le 102e aurait notamment, en réserve, subi de fortes pertes. Les shrapnells et obus ennemis arrosaient avec beaucoup de sûreté les plis de terrain situés en arrière des positions d'artillerie, dans lesquels l'infanterie a coutume de se couvrir. Nous aussi, nous avons eu quelques pertes. Tout près de moi est venu tomber un projectile qui n'éclata pas et, Dieu merci, c'est ce qui arrive pour beaucoup de ces objets-là !

Après un dur combat de hauteurs en hauteurs, l'ennemi se retire, et nous occupons Auboncourt, un joli village, en attendant l'attaque nocturne d'un ennemi supérieur en nombre. Notre situation est simplement effroyable. Nous avons évidemment avancé trop vite et sommes là en l'air, dans une position peu enviable. Le 1er bataillon du 178e est dans le village, le 2e bataillon par derrière dans un terrain boisé (en partie des taillis impénétrables) qu'on ne peut défendre d'aucun côté. Nous passons la nuit dans une cornière de bois puante et marécageuse. Nous n'avons même pas de champ de tir (sans compter l'obscurité). Nous aurions pu avoir un combat à la baïonnette, dans lequel une troupe plus forte nous attaquant nous aurait probablement passé sur le corps. Vers 3 heures, dès que parut la première petite lueur de jour, rendant les bois doublement impressionnants, les compagnies se préparèrent à aller prendre les positions qui leur étaient assignées. La défense est beaucoup plus désagréable que l'attaque, ne fût-ce que parce que le défenseur est obligé de se tenir continuellement sur ses gardes, ce qui est extrêmement fatigant. On



« Le chevalier de la mort »

(Caricature représentant Guillaume I^{er}, grand-père de Guillaume II, qui déchaîna la guerre de 1870). (Faustin).

respire quand il fait jour sans qu'il se soit rien passé.

31 août. — A 8 heures du matin, nos obusiers lourds ouvrent, tout près derrière nous, un feu d'enfer, bien qu'il y ait encore du brouillard. Sans doute ce sont les localités situées devant nous, et notamment Reithel, que l'on bombarde. C'est une terrible canonnade d'obusiers légers et lourds, armes éminemment sympathiques ! A 7 heures 15, retentit le signal de la marche en avant. Dieu soit béni que nous sortions enfin de ce trou boisé ; je préférerais le troisième étage de l'enfer ! Je peux au moins me laver. Par contre, il n'y a pas de café !... Mais si ! j'en trouve encore un peu !

Par une assez grosse chaleur, nous nous avançons par Faux sur Sorcy. Nous passons près des positions d'artillerie française ; c'est un effroyable spectacle ! Les emplacements des pièces étaient marqués par d'énormes tas de cartouches. Ça et là, dans la terre arable, nos obus avaient creusé d'immenses entonnoirs. Ça et là, un pantalon rouge fait une tache étaient en tas. Des blessés gisaient ou clopinaient lumineuse dans les betteraves ; mais par place ils partout dans les champs. Un chasseur d'Amiens, fait prisonnier, raconte que de son bataillon il ne restait pas grand' chose. Les Français doivent avoir éprouvé des pertes colossales du fait de notre artillerie, leur retraite avait aussi bien l'air d'une fuite. De grandes quantités d'équipements et de cartouches avaient été abandonnées.

A Faux, nous réquisitionnons des vivres. Nous trouvons des milliers d'œufs, d'énormes quartiers de lard, des jambons, du vin en tonneaux. Ce merveilleux paysage de Corot est incroyablement productif ; l'on n'y cultive que du froment, de l'avoine, des betteraves, d'admirables pommes de terre, des fruits en abondance. C'est une terre de promesse. D'autant plus épouvantables apparaissent les dévastations que nos obus ont produites à Faux.

1er septembre. — Marche sur Reithel, petite ville française, avec une admirable vieille église gothique

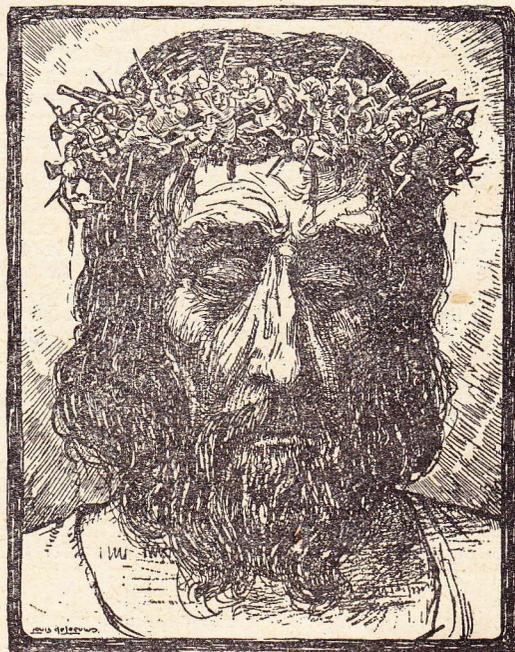
au clocher Renaissance. Pour la première fois depuis longtemps, j'ai pu bien me laver et dormir dans un lit (Hôtel Moderne, près de la gare). Le bataillon reste ici pour la garde du commandement en chef.

1er septembre. — Vie divine (1) à Reithel qui, le 2 septembre, est à moitié détruite par le feu. L'incendie de Reithel était épouvantable, mais beau. Par la claire nuit de lune, on voyait une lueur ardente rouler dans la direction de l'ouest. Les petites maisons françaises, avec leur abondante charpente et les meubles de bois qui s'y entassaient, flambaient l'une après l'autre au souffle vif du vent d'est. L'Aisne marqua un court temps d'arrêt ; mais bientôt des étincelles la franchirent et incendièrent l'autre rive. Au matin, la moitié de la ville n'était plus qu'un tas de décombres sur lequel dansait une vague de chaleur.

2 septembre. — Pendant les travaux de déblaiement, auxquels prirent une forte part des prisonniers français sous ma garde (quelques-uns très gentils), nous avons, dans un café, sur la place du Marché, fêté l'anniversaire de Sedan. Il y avait encore de bonne bière, qui mit aux anges nos compatriotes, et un gramophone à immense pavillon, d'une pureté de son que je n'avais jamais entendue.

3 septembre. — Nous sommes toujours là et gardons des prisonniers. Nous devons partir avec les pionniers, qui réparent un pont près de Barby. Entretiens, j'ai visité quelques maisons de meilleure apparence et aussi de vieux petits châteaux et n'en suis pas revenu de ma surprise : le confort français a un fort cachet de surabondance. Sans doute, par suite des habitudes sédentaires des Français, il y a ici, même dans la petite bourgeoisie, encore de merveilleux vieux meubles. Pas de salon sans sièges rococo-empire, etc., recouverts en vieilles soieries. Mais quel était l'aspect de ces intérieurs ! Tout le mobilier renversé, les glaces défoncées ; les Vandales ne pouvaient pas mieux. C'est une tache pour notre armée. Sans doute, les habitants qui se sont enfuis auraient dû penser qu'avec de si forts passages de troupes tout ne reste pas intact. Toujours est-il que le plus fort est sur la conscience de ceux qui accompagnent les

(1) Textuellement : « Götterleben ». Cette satisfaction contraste étrangement avec l'horreur de ce qui suit.



La Couronne d'épines. — Père, pardonnez-leur. (Gravure de L. De Leeuw, dans le « Roskam ».)



Le petit Belge fidèle jusqu'à la mort.

colonnes. Car ils ont le temps nécessaire pour piller et détruire. Des millions ont été anéantis là. On n'a même pas fait halte devant des coffres-forts.

Je suis venu dans la maison, un peu à l'écart, d'un avoué, laquelle était installée délicieusement et avec un goût exceptionnel ; évidemment, c'est un collectionneur de vieilles faïences et objets d'art orientaux. Là on n'avait pas encore fouillé. La veuve Cliquot s'y trouvait aussi. Je n'ai pas pu m'empêcher ça et là d'emporter une bagatelle comme souvenir. Finalement il m'a fallu, dans un vieux château, où tout était également bouleversé, réquisitionner une vieille male de cuir. La plus élégante était une maison toute neuve, à côté de notre Hôtel Moderne. Tout le vestibule, ainsi que les portes, étaient peints en chêne clair ; à la rampe d'escalier, de lourdes sculptures. J'ai trouvé là un manteau imperméable en soie et un appareil photographique pour Félix.

A 11 heures du soir, arrive tout à coup l'ordre de départ. Tout le monde attend les pionniers. Soudain, ceux-ci reçoivent l'ordre de se porter à 75 kilomètres plus loin avec leur équipage divisionnaire de ponts ; ils partent au trot ; nous ne pouvons donc pas suivre et attendons le matin. Par ailleurs, il a été capturé hier à Châlons-sur-Marne un officier aviateur qui, dans l'idée qu'il y avait encore là des troupes françaises, y avait atterri et nous était ainsi volé dans les mains. Il était extraordinairement abattu (il passa près de nous en auto) : « Vous marchez très vite », nous dit-il.

5 septembre. — Je me sens remis et bon pour la marche. Avec un verre de vin rouge dans le corps, nous continuons notre route par Nauroy, Wez, Beaumont, les Petites-Loges, Ambonnay, jusqu'à Tours-sur-Marne (environ 35 kilomètres). Là, nous retrouvons le régiment. Voilà des marches forcées que je n'aimerais pas refaire. »

Voilà ce que nous apprend le mémoire d'un officier allemand.

Nous voici maintenant aux environs de Reims et nous reprenons la description générale des opérations militaires.

Reims est une des villes les plus importantes et les plus remarquables de la France. On y a vu aussi l'Histoire se répéter. Mainte bataille se déroula sous ses murs. Jeanne d'Arc et le dauphin y firent leur entrée. Le 14 mars 1814 on y acclama Napoléon. C'est de Reims que partit en 1870 l'armée de Mac-Mahon qui se rendait au secours de Bazaine, à Metz. Quelques jours plus tard, le 4 septembre, les Allemands pénétrèrent dans la ville ; le 6 septembre le roi de Prusse y fit son entrée solennelle en compagnie de Bismarck et de von Moltke. Cette solennité fut suivie de la levée d'une contribution de guerre et de l'assassinat de quelques habitants, parmi lesquels l'abbé Miroy, curé de Cuchery, dont le tombeau monumental au cimetière du Nord

était l'objet d'une grande vénération. Une dizaine d'habitants furent déportés en Allemagne. C'était un châtiement appliqué à la ville parce qu'on avait osé protester contre le joug allemand.

Reims est surtout célèbre par sa cathédrale, merveille de l'art gothique.

La première pierre fut posée en 1211, et ce n'est qu'en 1428 que le magnifique édifice fut achevé. Elle a été construite avec des pierres de la région. Quarante piliers soutiennent les voûtes. Trois portails et huit autres portes donnent accès à l'intérieur de l'église, qui compte 100 vitraux et qui est ornée tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de 2303 statues et motifs de décoration.

C'est dans la cathédrale de Reims qu'avait lieu le sacre des rois de France. Nous verrons au cours de notre récit comment les Allemands détruisirent systématiquement ce superbe édifice.

Lors de la retraite, l'armée française renonça à défendre la ville.

La Fère et Laon, ainsi que les forts environnants avaient été pris par les Allemands sans coup férir, ainsi que les redoutes d'Hirson, d'Ayvelles et de Condé.

Maubeuge résistait encore, quoique la forteresse se trouvait complètement isolée.

Mais qu'advierait-il de Reims qui était entouré des forts de Vitry, de Nogent-l'Abbesse, de la Pompelle et de Saint-Thierry ?

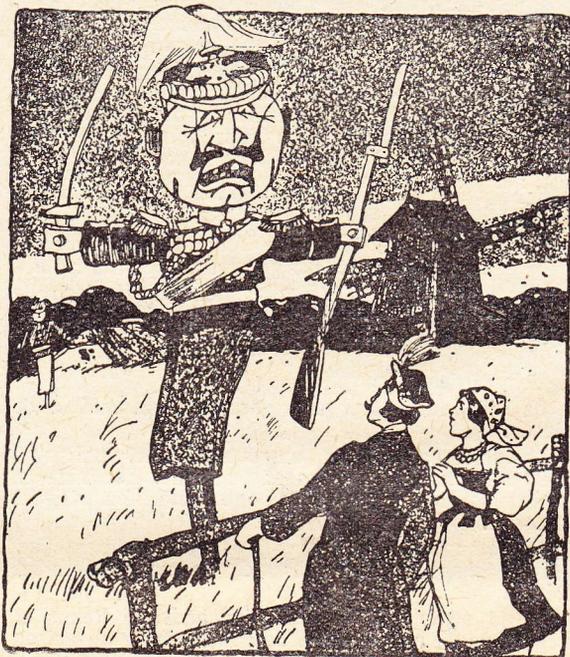
Le 29 août on avait intercalé une nouvelle armée entre la 4e et la 5e ; c'était la 9e, commandée par le général Foch, qui avait été rappelé de l'est. La 42e division arriva à Reims, le 30 août, et prit position à Sault-Saint-Rémy et à Saint-Loup-en-Champagne, entre la Retourne et l'Aisne et les routes de Réthel et de Montcornet. Elle se trouvait à gauche des 9e et 11e corps.

Le général Foch opposa une vive résistance à la Retourne.

Il ne connaissait pas sa nouvelle armée, qui était d'ailleurs composée d'éléments très disparates. Les vivres, le matériel, les munitions faisaient défaut ! On n'avait pu faire qu'une reconnaissance défectueuse du terrain, et l'occasion avait manqué de préparer des travaux de défense.

Le 1er septembre, le général Foch reçut l'ordre de se retirer derrière la Suippe, qui est, ainsi que la Retourne, un affluent droit de l'Aisne, mais situé un peu plus au sud.

Le 2 septembre la ville était encore protégée par le 10e corps d'armée, près du fort Saint-Thierry, la 42e division à Brimont et les 9e et 11e corps d'armée, à



Guillaume II, épouvantail. (Croquis du « Mucha »).



Des mitrailleurs français se dirigeant vers la ligne de combat.

l'est. Valèse livra de violents combats d'arrière-garde, mais le 3 septembre, ses troupes passèrent la Vesle à leur tour, en route vers la Marne.

Le même jour, à 11 heures du matin, un « Taube » survola Reims et jeta plusieurs bombes sur la ville. La population comprit aussitôt que l'ennemi approchait. Une partie des habitants prirent la fuite, mais la plupart restèrent. On retira les blessés des ambulances ; une institutrice de 60 ans, Mlle Fouriaux, se distingua particulièrement à cette occasion. Cette femme intrépide dirigeait l'hôpital n. 101, aménagé à l'ancien lycée de demoiselles. Elle accompagna à Epernay les blessés qui lui étaient confiés, puis elle revint à pied, à Reims. Elle reçut plus tard la légion d'honneur, en récompense de sa vaillante conduite.

Une avant-garde allemande fit son apparition dans la ville, le 4 septembre, à 9 heures et demie. Un intendant se présenta à l'hôtel de ville. Au même moment, l'ennemi commença le bombardement de la ville, jetant partout l'épouvante ; il avait disposé ses batteries à 800 mètres du village de Mesneux, dans un bosquet, dénommé « le Champ Clairon ». Le colonel von Roeder y exerçait le commandement.

Le maire de Mesneux lui avait certifié que toutes les troupes françaises avaient évacué Reims, mais cet officier arrogant n'en fit pas moins bombarder la ville sans défense. Le bombardement dura trois quarts d'heure ; 476 obus de 15,0 m/m tombèrent sur la ville. Ce fut une véritable boucherie parmi la population : il y eut 49 habitants tués et 130 blessés, dont plusieurs succombèrent des suites de leurs blessures. Rien ne justifiait cet horrible massacre.

Le 5 septembre le prince Auguste-Guillaume de Prusse y fit son entrée. Il s'installa au « Grand Hôtel ».

L'occupant exigea immédiatement la livraison de 50.000 kg. de viande, de 20.000 kg. de légumes, de 100.000 kg. de farine, de 50.000 kg. d'avoine, de 60.000 litres d'essence et d'importantes quantités de foin et de paille.

La ville dut verser une garantie d'un million de francs.

La soldatesque pillait un entrepôt et vola pour 700.000 francs de cigares et de tabac. Elle vida en outre plusieurs magasins sans que l'autorité supérieure intervint.

La Kommandantur réquisitionna des habitants qui étaient chargés d'enterrer des cadavres, près de Réthel.

Le 11 septembre, le kronprinz arriva à Reims et, peu après, le prince Henri de Prusse, frère du kaiser. Mais à ce moment les rôles étaient déjà renversés. Nous en parlerons plus loin.

L'évacuation si rapide de Reims par les Français, causa une grande surprise. L'ennemi y trouva un riche butin, entre autres 10 biplans, 20 monoplane et une grande quantité de moteurs, abandonnés dans le parc d'aviation près de la ville.

Ainsi tomba la fière ville de Reims. Cette nouvelle provoqua dans toute la France une douloureuse sensation.

Les troupes allemandes poursuivirent leur marche et, le 4 septembre, elles étaient déjà à Châlons-sur-Marne que la veille elles avaient bombardé pendant un instant. Les trois quarts de la population avaient fui. Ceux qui restèrent virent entrer les premières troupes à 4 heures de l'après-midi. C'étaient des Saxons. L'occupant préleva une contribution de guerre de 25 millions pour le département de la Marne. L'évêque, Mgr Tissier, réussit à faire réduire la quote-part de Châlons-sur-Marne, à 500.000 francs. Le flot des blessés s'accrut sans cesse, de sorte que l'hôpital militaire, l'Hôtel-Dieu et l'hôtel de ville furent bientôt remplis et qu'on dut transformer en ambulances le Collège, la caserne et même des maisons particulières.

Le 6 septembre, les Allemands étaient encore plus au sud, à Vitry-le-François.

Quoiqu'on ne leur eût opposé à cet endroit aucune résistance, ils mirent le feu à plusieurs maisons. Ils prirent des otages qu'ils enfermèrent dans la cave de l'abbé Oudent, un vieillard de 73 ans, que l'on accusa d'espionnage parce qu'on avait placé des sonneries électriques dans sa maison. Les malheureux restèrent deux jours sans manger. L'infortuné vieillard dut assister, le 8 septembre, à une messe dans l'église du village, où le prince Max de Saxe officiait.

Puis on conduisit les otages à Châlons-sur-Marne. L'abbé Oudent, trop faible pour marcher, fut porté par ses compagnons. Près de Coole, les soldats le jetèrent sur une charrette avec tant de brutalité, qu'il tomba les jambes en l'air. Les autres otages furent contraints de s'atteler au véhicule ; puis en ricanant, les énergumènes jetèrent leurs havre-sacs sur le curé, dont la vieille servante dut également gravir ce calvaire.

De Châlons-sur-Marne on se rendit à Suippes, où les otages passèrent la nuit dans le préau de l'école, sous une pluie battante. Des officiers crachèrent à la figure de l'abbé Oudent et le frappèrent de leur cravache ; ils lui donnèrent même des coups d'épée et les soldats imitèrent ce cet exemple.

La servante fut conduite dans l'église de Tannay. Les bandits la couchèrent dans un drap et la lancèrent en l'air. Ils jetèrent alors leur victime sur les bancs de l'église en se moquant de ses plaintes.